

# **RIMES**

Gustavo Adolfo BÉCQUER

Traduction de Christian Rinderknecht

L'Harmattan



Première partie

Rimes



## I [XLVIII]

Comme s'arrache le fer d'une plaie,<sup>1</sup>  
j'arrachai son amour de mes entrailles,  
bien que je sentis ce faisant  
que je m'arrachais la vie avec lui.

De l'autel que je lui dressai dans mon âme,  
la volonté abattit son image,  
et la lumière de la foi qui en elle brûlait  
s'éteignit devant l'autel désert.

Son image tenace revient encore à mon esprit  
pour combattre ma détermination...  
Quand pourrai-je dormir de ce sommeil  
où s'achève le rêve?

## 2 [XLVII]

Je me suis penché sur les gouffres béants  
de la terre et du ciel,  
et j'en ai vu la fin avec les yeux  
ou la pensée.

Mais hélas! je parvins à l'abîme d'un cœur  
et je m'inclinai un moment,  
et mon âme et mes yeux se troublèrent,  
si profond et si noir il était!

---

1. Le thème de la blessure par arme blanche est récurrent chez Bécquer. Voir les rimes 16, 28 et 77.

### 3 [XLV]

À la clef d'un arc mal assuré,  
aux pierres rougies par le temps,  
campait le blason gothique,  
œuvre d'un rude ciseau.

Panache de son heaume de granit,  
le lierre qui pendait autour  
ombrail l'écu où une main  
tenait un cœur.

Pour le contempler en ce lieu désert,  
nous nous arrêâmes tous deux :  
et cela, me dit-elle, est le parfait emblème  
de mon amour constant.

Hélas! Ce qu'elle me dit alors était vrai :  
vrai que le cœur,  
elle l'aurait sur la main, partout...  
mais dans la poitrine, non.

### 4 [XXXVIII]

Les soupirs sont air, et à l'air ils vont.  
Les larmes sont eau, et à la mer elles vont.  
Dis, ma demoiselle : quand l'amour s'oublie,  
sais-tu où il va ?

## 5 [LXXII]

### *Première voix*

Les ondes ont une vague harmonie;  
les violettes, une suave odeur;  
les brumes d'argent, la froide nuit;  
la lumière et l'or, le jour;  
moi, quelque chose de meilleur :  
moi, j'ai l'*Amour*!

### *Deuxième voix*

Brise <sup>2</sup> de liesse, nuée radieuse,  
vague d'envie qui baise le pied,  
île de songes où repose  
l'âme inassouvie.  
Douce ivresse,  
c'est la *Gloire*.

### *Troisième voix*

Braise allumée est le trésor,  
ombre qui fuit la vanité.  
Tout est mensonge : la gloire, l'or;  
seul ce que moi j'adore  
est vrai :  
la *Liberté*!

---

2. *aura*, dans la poésie espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle, désignait un vent doux. Nous traduisons parfois par *zéphyr*. Voir rimes 27 et 60.

Ainsi passaient les bateliers en chantant  
l'éternelle chanson,  
et l'écume sautait aux coups de rame,  
blessée par le soleil.

*T'embarques-tu ?*, me criaient-ils.  
Et moi, souriant, je leur dis au passage :  
« J'ai déjà embarqué. », et je leur pointai  
mes habits étendus qui séchaient sur la plage.

## 6 [XVIII]

Fatiguée par la danse,  
la couleur ardente, le souffle court,  
appuyée à mon bras,  
elle s'arrêta à un bout du salon.

Parmi la gaze légère  
que soulevait son sein palpitant,  
une fleur était bercée  
d'un mouvement doux et mesuré.<sup>3</sup>

Comme dans un berceau de nacre  
que pousse la mer et caresse le zéphyr,  
peut-être dormait-elle là-bas du souffle  
de ses lèvres entrouvertes.

Oh ! Qui, pensai-je, pourrait ainsi  
laisser filer le temps !  
Oh ! Si les fleurs dorment,  
quel sommeil si doux !

---

3. Le motif de la fleur au décolleté se retrouve à la rime 19.



## 7 [XXVI]

Je vais contre mes intérêts en le confessant.  
Néanmoins, mon aimée,  
je pense comme toi qu'une ode est seule bonne  
écrite au dos d'un chèque.

Il ne manquera pas quelque sot qui,  
en l'entendant, ne se signe et dise :  
*Femme de la fin du dix-neuvième siècle,*  
*matérielle et prosaïque.*

Sottises !

Des voix qui font courir quatre poètes  
qui se drapent en hiver avec une lyre !  
Aboiements des chiens à la lune !

Tu sais et je sais qu'en cette vie,  
celui qui *l'écrit* avec génie est très rare,  
et qu'avec de l'or, quiconque *fait* de la poésie.

## 8 [LVIII]

Veux-tu éviter l'amertume de la lie  
de ce nectar délicieux ?  
Alors hume-le, approche-le de tes lèvres  
et écarte-le ensuite.

Veux-tu que nous gardions un doux  
souvenir de cet amour ?  
Alors aimons-nous aujourd'hui, et demain  
disons-nous adieu ! <sup>4</sup>

---

4. Le thème de l'amour d'un soir se retrouve aux rimes 9 et 73, qui offrent un contraste à l'image d'Épinal d'un poète transi d'amour.

## 9 [LV]

Dans le tumulte discordant de l'orgie,  
l'écho d'un soupir caressa mon oreille  
comme une note de musique lointaine.

L'écho d'un soupir que je connais,  
formé d'une haleine que j'ai bue,  
parfum d'une fleur qui croît cachée  
dans un cloître sombre.<sup>5</sup>

Mon adorée d'un jour, ma tendre, me dit :  
— À quoi penses-tu ?  
— À rien...  
— À rien, et tu pleures ?  
— J'ai la tristesse gaie et le vin triste.<sup>6</sup>

## 10 [XLIV]

Comme dans un livre ouvert,  
je lis dans le fond de tes pupilles.  
À quoi bon feignent les lèvres  
des rires que démentent les yeux ?

Pleure ! N'ai honte  
de confesser que tu m'aimas un peu.  
Pleure ! Personne ne nous voit.  
Vois : je suis un homme... et je pleure aussi.

---

5. Cette rime illustre le thème de la novice hors d'atteinte. Voir les rimes 24 et 59.

6. Le thème de l'amour d'un soir se retrouve aux rimes 8 et 73, qui offrent un contraste à l'image d'Épinal d'un poète transi d'amour.

## II [I]

Je sais un hymne géant et étrange  
qui annonce dans la nuit de l'âme<sup>7</sup> une aurore,  
et ces pages sont de cet hymne  
des cadences que l'air dilate dans l'ombre.

Je voudrais l'écrire, domptant  
de l'homme la rebelle langue mesquine,  
avec des mots qui soient à la fois  
souple et rires, couleurs et notes.<sup>8</sup>

Mais vaine est la lutte : il n'est aucune mesure  
qui puisse l'enfermer, et c'est à peine, ma belle,  
si je puis te le conter seul à seul à l'oreille  
en tenant tes mains dans les miennes.

## II [L]

Comme le sauvage aux mains malhabiles  
fait à discrétion un dieu d'un tronc,  
et ensuite devant son œuvre s'agenouille,  
cela nous le fîmes toi et moi.

Nous donnâmes forme réelle à un fantôme,  
invention ridicule de l'esprit,  
et, l'idole une fois là, nous sacrifiâmes  
notre amour sur son autel.

---

7. La « nuit obscure de l'âme » est une expression de Jean de la Croix, qui désigne l'épreuve de l'absence de Dieu chez le mytique. Cf. rime 56.

8. Le narrateur envisage ici la synesthésie poétique comme issue pour exprimer l'inexprimable « hymne » du premier quatrain. (Béquer maîtrisait le dessin et la musique.)

### 13 [VII]

Dans l'angle obscur du salon,  
de son maître peut-être oubliée,  
silencieuse et couverte de poussière,  
trônait la harpe.

Que de notes dormaient sur ses cordes,  
comme dorment les oiseaux sur les branches,  
attendant la main de neige  
qui les fait s'envoler !

Hélas ! pensai-je. Que de fois le génie  
ainsi dort-il au fond de l'âme,  
et attend une voix, comme Lazare,  
qui lui dise : *Lève-toi et marche !*

### 14 [XLIX]

Parfois je la rencontre de par le monde  
et elle passe près de moi ;  
et elle passe en souriant, et je dis :  
*Comment peut-elle rire ?*

Puis point à ma lèvre un autre sourire,  
masque de la douleur,  
et je pense alors : *Peut-être rit-elle  
comme je ris moi-même.*

15 [II]

*Saeta*<sup>9</sup> qui traverse en volant,  
lancée au hasard  
sans qu'on ne sache  
où, tremblante, elle se plantera;

feuille sèche de l'arbre  
emportée par la bourrasque,<sup>10</sup>  
et on ne devine le sillon  
où elle retombera;

vague géante que le vent  
enfle et pousse dans la mer,  
et roule et passe, et ne sait  
quel rivage elle va cherchant;

lueur qui, prête à s'éteindre,  
brille en ronds tremblants,  
et l'on ne sait d'entre-eux  
lequel sera le dernier :

c'est moi<sup>11</sup> qui, au hasard,  
traverse le monde sans penser  
d'où je viens, ni où  
mes pas me mèneront.<sup>12</sup>

---

9. Courte prière chantée depuis les balcons au passage des trônes portant des scènes de la Passion du Christ, pendant la Semaine Sainte, principalement en Andalousie. L'étymologie est le latin *sagitta*, signifiant *flèche*, d'où la métaphore qui suit.

10. Il pourrait s'agir aussi, au sens propre, du *vendaval*, un vent du sud soufflant sur la vallée du Guadalquivir, qui traverse Séville, la ville de Bécquer, mais la version publiée dans *El Museo Universal* indique *huracán* (ouragan), d'où notre choix.

11. L'accumulation d'images de la nature sans référent se résout ici.

12. Le thème du destin incertain se retrouve dans les rimes 60 et 67.

## 16 [XLII]

Quand on me le conta, je sentis le froid  
d'une lame d'acier dans les entrailles;<sup>13</sup>  
je m'appuyai contre le mur, et un instant  
je perdis la conscience du lieu où j'étais.

La nuit s'abattit sur mon être;  
d'ire et de pitié s'inonda mon âme  
et je compris pourquoi on pleure,  
et je compris pourquoi on tue!

Le nuage de douleur passa... Avec peine  
je parvins à balbutier de brèves bagatelles.<sup>14</sup>  
Et qui me donna la nouvelle? Un ami fidèle.  
Pour ce grand service je le remerciai.

## 17 [LIX]

Moi, je sais quel est l'objet de tes soupirs;  
Moi, je sais la cause de ta douce  
et secrète langueur.

Tu ris? Un jour tu sauras, petite, pourquoi.  
Toi, tu le soupçonnes et moi je le sais.

Moi, je sais quand tu rêves  
et ce qu'en songe tu vois.  
Comme dans un livre je peux lire  
sur ton front ce que tu tais.

---

13. Le thème de la blessure par arme blanche est récurrent chez Bécquer. Voir les rimes 1, 28 et 77.

14. L'allitération suggère le balbutiement qui s'entend dans le texte original : *logré balbucear breves palabras*.

Tu ris? Un jour tu sauras, petite, pourquoi.  
Toi, tu le soupçonnes et moi je le sais.

Moi, je sais pourquoi tu souris  
et pleures à la fois;  
moi, je pénètre les recoins mystérieux  
de ton âme de femme.

Tu ris? Un jour tu sauras, petite, pourquoi.  
Pendant que tu éprouves tant et ne sais rien,  
moi, qui ne ressens plus rien, je sais tout.

### 18 [LXVII]

Quelle merveille que de voir le jour  
se lever, couronné de feu,  
et, à son baiser enflammé,  
voir briller les vagues et s'incendier l'air!

Quelle merveille, après la pluie,  
dans le soir bleuté de l'automne triste,  
que de respirer le parfum  
des fleurs humides jusqu'à satiété!

Quelle merveille, quand la blanche neige  
tombe silencieusement en flocons,  
que de voir s'agiter les langues rougeâtres  
des flammes inquiètes!

Quelle merveille, après la fatigue,  
que bien dormir, ronfler tel un sous-chantre,<sup>15</sup>  
et manger, et grossir... Et quel malheur<sup>16</sup>  
que cela seulement ne suffise pas!

---

15. Officier du chœur subordonné au chantre.

16. Une fameuse correction indique l'opposé : « bonheur ».

## 19 [XXII]

Comment vit encore cette rose  
que tu as prise contre ton cœur ? <sup>17</sup>  
Avant de la contempler,  
jamais je n'avais vu de fleur sur un volcan.

## 20 [LVI]

Ce jour comme hier, demain comme ce jour,  
et toujours pareil !  
Un ciel gris, un horizon éternel,  
et marcher... marcher.

Le cœur battant la mesure  
comme une machine stupide ; <sup>18</sup>  
l'intelligence obtuse du cerveau  
endormie dans un recoin.

L'âme, dans son ambition du Paradis,  
le cherche sans foi.  
Fatigue sans objet, vague qui roule  
sans savoir pourquoi.

La voix, d'un ton égal,  
chante incessamment le même chant.  
La goutte d'eau monotone qui tombe,  
et tombe, sans cesse.

Ainsi vont les jours, filant  
les uns après les autres,  
aujourd'hui comme hier... et tous  
sans plaisir ni douleur.

---

17. Le motif de la fleur au décolleté se retrouve à la rime 6.

18. Le thème du cœur-machine se retrouve à la rime 44.



Hélas! Parfois je me souviens en un soupir  
d'une affliction ancienne.  
Amère est la douleur, mais au moins  
souffrir est vivre!

**21 [XXI]**

*Qu'est la poésie?* dis-tu en plantant  
dans mes yeux tes yeux bleus.  
Qu'est la poésie! Et toi, tu me le demandes?  
La poésie... c'est toi.<sup>19</sup>

**22 [XXIII]**

Pour un regard, un monde;  
pour un sourire, un ciel;  
pour un baiser... j'ignore  
que t'offrir pour un baiser!

**23 [LXXV]**

Serait-il vrai que, quand le sommeil touche  
nos yeux de ses doigts de rose,  
l'âme s'enfuit en vol pressé  
de la prison qu'elle habite?

Serait-il vrai que, hôte des brumes,  
au souffle ténu de la brise nocturne,  
elle monte, ailée, à la région vide  
pour en rencontrer d'autres?

---

19. La rime la plus célèbre du recueil. On peut la rapprocher de la rime 39 dans sa recherche d'une définition de la poésie, fondée sur l'expression du sentiment incarné par les femmes.

Et là, dévêtue de la forme humaine,  
là, les liens terrestres rompus,  
elle habite de brèves heures  
le monde silencieux de l'idée ?

Et qu'elle rit et pleure, et exècre et aime,  
et conserve un visage de douleur et joie,  
pareil à celui que laisse un météore  
quand il traverse le ciel ?

Moi, je ne sais si ce monde de visions  
vit hors de nous ou en nous :  
ce que je sais, c'est que je connais maintes gens  
que je ne connais pas.

## 24 [LXXIV]

Les habits défaits, les épaules nues,  
deux anges veillaient  
sur le linteau doré de la porte.

Je m'approchai des fers forgés  
qui défendent l'entrée  
et, des doubles grilles,  
je la vis au fond, confuse et blanche.

Je la vis comme l'image  
qui passe en rêverie,  
comme un rai de lumière ténu et diffus  
qui passe parmi les ténèbres.

Je sentis mon âme pleine  
d'un désir ardent ;  
comme attire un abîme, ce mystère  
vers lui m'entraînait.

Mais hélas ! le regard des anges  
semblait me dire :  
*Le seuil de cette porte, seul Dieu le franchit !*<sup>20</sup>

## 25 [VIII]

Quand je regarde l'horizon bleu  
se perdre au lointain,  
au travers d'une gaze de poussière  
dorée et inquiète,

je crois possible de m'arracher  
du sol misérable  
et flotter avec la brume dorée  
en atomes légers,  
défait comme elle.

Quand je vois de nuit, dans le fond  
obscur du ciel,  
trembler les étoiles comme d'ardents  
iris de feu,

je crois possible de m'envoler  
là où elles brillent,  
et m'inonder de leur lumière  
et, en un feu qui a pris,  
me fondre avec elles en un baiser.

Sur la mer de doute où je vogue,  
je ne sais même pas ce que je crois;  
pourtant ces désirs me disent  
que je porte quelque chose  
de divin, ici, en moi.

---

20. Cette rime illustre le thème de la novice hors d'atteinte. Voir les rimes 9 et 59.

## 26 [XLI]

Tu étais l'ouragan et moi la haute  
tour qui défie son pouvoir :  
tu devais te fracasser ou m'abattre...  
Impossible!

Tu étais l'océan et moi la roche  
dressée qui attend son va-et-vient :  
tu devais te briser ou m'arracher...  
Impossible!

Belle, toi; moi, altier; habitués  
l'un à l'emporter, l'autre à ne pas céder :  
étroite, la sente; inévitable, le choc...  
Impossible! <sup>21</sup>

## 27 [IX]

Le zéphyr <sup>22</sup> qui gémit faiblement  
baise les ondes légères qu'il plisse en jouant;  
le soleil baise la nuée à l'occident  
jusqu'à ce que, de pourpre et d'or, il la nuance;  
la flamme à l'entour du tronc ardent  
s'étale en baisant une autre flamme,  
et jusqu'au saule pesant, qui se penche  
vers la rivière qui le baise, renvoie un baiser.

---

21. Cette rime s'inscrit dans le thème dialogique « toi et moi » que l'on retrouve dans la rime 33, mais ici avec discordance et opposition.

22. *aura*, dans la poésie espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle, désignait un vent doux. Nous traduisons parfois par *brise*. Voir rimes 5 et 60.

## 28 [XXXVII]

Je mourrai avant toi : caché  
dans les entrailles déjà  
je porte le fer avec lequel ta main ouvrit  
la large blessure mortelle.<sup>23</sup>

Je mourrai avant toi et mon âme,  
dans son entêtement tenace,  
s'assiéra aux portes de la mort,  
t'attendant là-bas.

Avec les heures, les jours; avec les jours,  
les années s'envoleront;  
et tu frapperas à cette porte enfin...  
Qui peut ne pas frapper?

Puis la terre gardera  
tes fautes et ta dépouille,  
tu te laveras dans les ondes de la mort  
comme dans un autre Jourdain;<sup>24</sup>

là-bas, où le murmure de la vie  
va mourir en tremblant,  
comme la vague va en silence  
expirer sur le rivage;

là-bas, où le sépulcre qui se ferme  
ouvre une éternité,  
tout ce que nous deux avons tu  
nous devons en parler, là-bas.

---

23. Le thème de la blessure par arme blanche est récurrent chez Bécquer. Voir les rimes 1, 16 et 77.

24. Référence au baptême de Jésus par Jean le Baptiste, sauf que ce sont ici les eaux de la mort.

## 29 [XIII]

Tes yeux sont bleus et, quand tu ris,  
leur clarté suave me rappelle  
l'éclat tremblant du matin  
qui se reflète dans la mer.

Tes yeux sont bleus et, quand tu pleures,  
les larmes transparentes en eux  
me semblent gouttes de rosée  
sur une violette.

Tes yeux sont bleus et, si irradie une idée  
comme un point de lumière au fond,  
elle paraît une étoile perdue  
dans le ciel de l'après-midi.<sup>25</sup>

## 30 [XXXI]

Notre passion fut une tragique saynète  
dont l'absurde fable  
fait jaillir rires et pleurs,  
le comique et le grave confondus.

Mais le pire de cette histoire fut  
qu'à la fin de l'acte,  
à elle échurent larmes et rires,  
et à moi seulement les larmes.

---

25. Il s'agit de la première rime publiée par l'auteur, le 17 décembre 1859, sous le titre : « Imitación de Byron », en référence à des vers de Lord Byron dans *Hebrew Melodies* (1815).

31 [XXV]

Quand t'enveloppent dans la nuit <sup>26</sup>  
les ailes de tulle du sommeil  
et que tes cils tendus imitent des arcs d'ébène,

pour écouter les battements  
de ton cœur inquiet  
et sentir ta tête endormie  
reposer sur ma poitrine,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je possède :  
la lumière, l'air et la pensée!

Quand tes yeux se fixent <sup>27</sup>  
sur un objet invisible  
et le reflet d'un sourire illumine tes lèvres,

pour lire sur ton front la pensée secrète  
qui passe comme un nuage marin  
sur le large miroir,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je désire :  
la renommée, l'or, la gloire, le génie!

Quand ta langue devient muette, <sup>28</sup>  
et ton haleine se presse, et tes joues s'allument,  
et tu entrouvres tes yeux noirs,

---

26. Le premier don est la femme endormie, dont on retrouve la figure à la rime 63.

27. Le deuxième don est la femme contemplative, dont on retrouve la figure à la rime 17.

28. Le troisième et dernier don est la femme qui offre son désir à son amant, le narrateur.

pour voir entre tes cils  
briller d'un feu humide  
l'étincelle ardente qui jaillit  
du volcan des désirs,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que en quoi j'espère :  
la foi, l'âme, la terre, le ciel ! <sup>29</sup>

### 32 [LVII]

Cette carcasse d'os et de peau  
se fatigue enfin de tant promener une tête folle,  
et je ne le regrette pas,  
car, bien qu'il soit vrai que je ne sois pas vieux,

de la part de vie qu'il me revient  
de la vie du monde,  
j'ai fait un tel usage à mes dépens que je jurerais  
avoir condensé un siècle en chaque jour.

Ainsi, si je mourais à l'instant,  
je ne pourrais dire que je n'ai vécu ;  
si le vêtement paraît neuf par dehors  
je sais qu'il a vieilli par dedans.

Il a vieilli, oui ; malgré mon étoile !  
mon ardeur dolente le dit suffisamment ;  
c'est qu'il est des douleurs qui gravent au cœur  
leurs empreintes horribles, au lieu du front.

---

29. À chaque don de la femme, chacun plus précieux, le narrateur échange des offrandes de plus en plus précieuses.



### 33 [XXIV]

Deux rouges langues de feu  
qui, enlacées au même tronc,  
s'approchent et, en se baisant,  
forment une seule flamme;

deux notes que la main fait jaillir  
du luth en même temps,  
et qui, dans l'espace, se réunissent  
et s'embrassent en harmonie;

deux vagues qui viennent ensemble  
mourir sur une plage  
et, en se brisant, se couronnent  
d'un panache d'argent;

deux lambeaux de vapeur  
qui s'élèvent du lac,  
et, en se joignant dans le ciel,  
forment un nuage blanc;

deux idées qui surgissent de pair,  
deux baisers qui éclatent de concert,  
deux échos qui se confondent...  
ainsi sont nos deux âmes.<sup>30</sup>

### 34 [XLIII]

J'écartai la lampe et au bord  
du lit défait je m'assis,  
muet, sombre, les pupilles immobiles  
plantées dans le mur.

---

30. Cette rime s'inscrit dans le thème dialogique « toi et moi » que l'on retrouve dans la rime 26, mais avec harmonie ici.

Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne sais ;  
quand me quitta l'horrible ivresse de douleur,  
la lueur expirait et sur mes balcons  
le soleil riait.

Je ne sais non plus, en de si terribles heures,  
à quoi je pensais ou ce qui me traversa ;  
je me souviens seulement avoir pleuré et maudit,  
et avoir vieilli cette nuit-là. <sup>31</sup>

### 35 [LII]

Lames géantes qui vous brisez en mugissant  
sur les rivages déserts et lointains :  
enveloppé dans le drap d'écumes,  
emportez-moi avec vous !

Rafales d'ouragans qui arrachent  
de la grande forêt les feuilles mortes :  
entraîné dans l'aveugle tourbillon,  
emportez-moi avec vous !

Nuées de tempête que rompt l'éclair  
et qui ornez les orles défaits en feu :  
enlevé parmi la brume obscure,  
emportez-moi avec vous !

Emportez-moi, par pitié, là où le vertige  
m'arracherait la mémoire et la raison.  
Par pitié ! J'ai peur de rester  
seul à seul avec ma douleur !

---

31. À rapprocher de la rime 16.

### 36 [LIV]

Quand nous évoquons à nouveau  
les heures fugaces du passé,  
une larme tremblante brille,  
prompte à glisser sur ses cils noirs.

Et, enfin, elle glisse et tombe comme goutte  
de rosée à la pensée que,  
tel ce jour pour hier, pour ce jour demain,  
tous deux nous soupirerons à nouveau.

### 37 [XX]

Elle sait, si parfois ses lèvres rouges  
sont brûlées par une atmosphère invisible,  
que l'âme qui peut parler avec les yeux  
peut aussi embrasser avec le regard.<sup>32</sup>

### 38 [LIII]

Elles reviendront, les obscures hirondelles,  
pendre leurs nids à ton balcon  
et, à nouveau, avec leurs ailes  
elles toqueront aux carreaux en jouant.

Mais celles qui réfrénaient leur vols  
en contemplant ta beauté et mon bonheur,  
celles qui apprirent nos noms...  
celles-ci ne reviendront pas!

Ils reviendront, les épais chèvrefeuilles,  
escalader les murs de ton jardin,  
et, à nouveau, leurs fleurs s'ouvriront le soir,  
encore plus belles.

---

32. À rapprocher de la rime 43.

Mais celles figées par la rosée,  
dont nous regardions les gouttes trembler  
et tomber comme larmes du jour...  
celles-ci ne reviendront pas!

Ils reviendront, les mots ardents de l'amour  
sonner à ton oreille,  
ton cœur se réveillera peut-être  
de son profond sommeil.

Mais, muet et absorbé et à genoux,  
comme on adore Dieu devant son autel,  
comme moi je t'ai aimée..., détrompe-toi,  
ainsi personne ne t'aimera plus.<sup>33</sup>

### 39 [IV]

Ne dites pas que, épuisé son trésor,  
faute de sujet, la lyre s'est tue :  
il pourrait ne pas y avoir de poètes,  
mais toujours il y aura la poésie.

Tant que les ondes embrasées  
de la lumière palpiteront aux baisers,  
tant que le soleil vêtira  
les nuées déchirées de feu et d'or;  
tant que l'air portera en son giron  
parfums et harmonies;<sup>34</sup>  
tant qu'il aura un printemps au monde,  
il y aura la poésie!

---

33. La plus célèbre des rimes, avec la rime 21.

34. Voir rime 57.

Tant que la science échouera à découvrir  
la source de la vie,  
et qu'en mer ou au ciel il y aura un abîme  
qui résiste au calcul;  
tant que l'humanité, toujours progressant,  
ne saura où elle va;  
tant qu'il aura un mystère pour l'homme,  
il y aura la poésie!

Tant que l'on sentira l'âme se réjouir  
sans que les lèvres ne rient;  
tant que l'on pleurera sans que le sanglot  
ne vienne troubler la pupille;  
tant que le cœur et la tête  
continueront à batailler;  
tant qu'il y aura espoirs et souvenirs,  
il y aura la poésie!

Tant qu'il y aura des yeux qui reflètent  
les yeux qui les regardent,  
tant que répondra la lèvre soupirant  
à la lèvre qui soupire;  
tant que deux âmes en un baiser  
confondues pourront se toucher;  
tant qu'il existera une femme splendide,  
il y aura la poésie!

#### 40 [XXX]

Une larme poignait à ses yeux  
et une phrase de pardon à mes lèvres;  
l'orgueil parla et son pleur s'assécha,  
et la phrase sur mes lèvres expira.

Je vais mon chemin ; elle, un autre ;  
mais en repensant à notre amour mutuel,  
je dis encore : *Pourquoi n'ai-je rien dit ce jour-*  
*là ?*  
et elle doit se dire : *Pourquoi n'ai-je pas pleuré ?*

**41 [LX]**

Ma vie est une friche ;  
fleur que je touche s'effeuille.  
Sur mon chemin fatal,  
on va semant le mal  
pour que moi je le recueille.

**42 [III]**

Secousse étrange  
qui agite les idées,  
comme ouragan qui pousse  
les vagues au galop ;  
  
murmure qui dans l'âme  
s'élève et va croissant,  
comme volcan sourd qui  
annonce qu'il va s'embraser ;  
  
silhouettes difformes  
d'êtres impossibles ;  
paysages apparaissant  
comme au travers d'un tulle ;  
  
couleurs qui se marient  
et imitent dans l'air  
les atomes de l'iris  
qui nagent dans la lumière ;

idées sans paroles,  
paroles insensées;  
cadences sans rythme  
ni mesure;

souvenirs et désirs  
de ce qui n'existe pas;  
transports de joie,  
envies de pleurer;

activité nerveuse  
qui erre sans emploi,  
sans rênes qui guident  
ce cheval ailé;

folie que l'âme  
exalte et enflamme,  
ivresse divine  
du génie créateur...

Telle est l'inspiration !

Voix géante qui ordonne  
le chaos dans le cerveau,  
et, parmi les ombres, fait  
paraître la lumière;

brillante rêne d'or  
qui, puissante, freine  
de l'esprit exalté  
le coursier volant;<sup>35</sup>

---

35. Allusion à la mythologie grecque, où le héros Bellérophon reçoit de la déesse Athéna des rênes d'or pour dompter et monter Pégase, le cheval ailé.

fil de lumière qui noue  
les pensées en gerbes,  
soleil qui rompt les nuées  
et atteint le zénith;

main intelligente  
qui parvient à réunir  
les mots indociles  
en un collier de perles;

rythme harmonieux  
qui enserre dans la mesure  
les notes fugitives  
avec cadence et nombre;

ciseau qui mord dans le bloc,  
modelant la statue,  
et la beauté plastique  
ajoute à l'idéale;

atmosphère où tournent  
les idées en ordre,  
tels des atomes que réunit  
une attraction secrète;

torrent où la fièvre éteint sa soif;  
oasis qui à l'esprit rend sa vigueur...

Telle est notre raison !

Avec ces deux toujours en lutte  
et des deux vainqueur,  
tant il n'est donné qu'au génie  
de les mettre sous le même joug.



#### 43 [XVI]

Si, quand les clochettes bleues de ton balcon  
se bercent,  
tu crois qu'en soupirant passe le vent  
qui murmure,  
sache que, caché parmi les feuilles vertes,  
moi je soupire.

Si, quand résonne confusément derrière toi  
une vague rumeur,  
tu crois qu'une voix lointaine t'a appelé  
par ton nom,  
sache que, parmi les ombres qui t'entourent,  
moi je t'appelle.

Si, quand ton cœur craintif se trouble  
en pleine nuit,  
tu sens sur tes lèvres une haleine  
qui embrase,  
sache que, bien que invisible à tes côtés,  
moi je respire.

#### 44 [LXXVII]

Tu dis que tu as un cœur, et tu le dis  
seulement parce que tu sens ses battements.  
Ce n'est pas un cœur... C'est une machine <sup>36</sup>  
qui, au rythme de son mouvement, fait du bruit.

---

36. Le thème du cœur-machine se retrouve à la rime 20.

45 [LXI]

En voyant mes heures lentes  
de fièvre et d'insomnie défilier :  
au bord de ma couche,  
qui s'assiéra ?

Quand ma main tremblante  
se tendra, prête à expirer :  
cherchant une main amie,  
qui la serrera ?

Quand la mort dépolira  
le cristal de mes yeux :  
mes paupières encore ouvertes,  
qui les clora ?

Quand la cloche sonnera  
(si elle sonne à mon enterrement) :  
une prière en l'entendant,  
qui la murmurera ?

Quand mes pâles restes  
opprimeront la terre enfin :  
sur la fosse oubliée,  
qui viendra pleurer ?

Enfin, le jour suivant,  
quand le soleil brillera à nouveau :  
de mon passage de par le monde,  
qui se souviendra ?

#### 46 [X]

Les invisibles atomes de l'air  
alentour palpitent et s'enflamment,  
le ciel se défait en rayons d'or,  
la terre frémit de joie;  
j'entends, flottant sur des ondes d'harmonie,  
rumeurs de baisers et battements d'ailes,  
et mes paupières se ferment... Qu'arrive-t-il ?  
— C'est l'amour qui passe !

#### 47 [LXV]

Vint la nuit et point d'asile;  
et j'eus soif!... Je bus mes larmes.  
Et j'eus faim!... Je fermai mes yeux enflés  
pour mourir.

Étais-je dans un désert ? Bien qu'à mon oreille  
parvenait le rauque bouillonnement des foules,  
j'étais orphelin et pauvre.  
Le monde était un désert... pour moi !

#### 48 [LXXVIII]

Feignant des réalités avec l'ombre vaine,  
l'Espoir va, devantant le Désir.

Et ses mensonges, comme le Phénix,  
renaissent de ses cendres.

#### 49 [LXIX]

Nous naissons de l'éclair lorsqu'il brille,  
et son éclat perdure quand nous mourons :  
si courte est la vie!

Nous courons après gloire et amour,  
ombres d'un rêve que nous poursuivons :  
s'éveiller est mourir!<sup>37</sup>

#### 50 [XVII]

Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient,  
aujourd'hui le soleil atteint le fond de mon âme,  
aujourd'hui je l'ai vue..., je l'ai vue et elle m'a  
regardé...  
Aujourd'hui je crois en Dieu!

#### 51 [XI]

— Je suis ardente, je suis brune,  
je suis le symbole de la passion ;  
mon âme est pleine de désirs de jouissance.  
Est-ce moi que tu cherches ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Mon front est pâle, mes tresses d'or ;  
je peux t'offrir des bonheurs sans fin ;  
je garde un trésor de tendresse.  
Est-ce moi que tu appelles ?

— Ce n'est pas toi, non.

---

37. Référence à l'œuvre de Calderón de la Barca, *La vida es sueño* (la vie est un rêve) (1635).

— Je suis un songe, fantôme  
impossible et vain de brume et lumière;  
je suis incorporelle, je suis intangible,  
je ne puis t'aimer.

— Oh ! viens, toi, viens !

## 52 [XIX]

Quand sur ta poitrine tu penches  
un front mélancolique,  
tu me sembles un lys brisé,<sup>38</sup>

car, en te donnant la pureté,  
qui est un symbole céleste,  
comme lui te fit Dieu d'or et de neige.

## 53 [XXIX]

*La bocca mi baciò tutto tremante.*<sup>39</sup>

DANTE

Sur sa jupe elle tenait le livre ouvert,  
ses boucles noires touchaient ma joue :  
nous ne voyions pas les lettres,  
aucun des deux, je crois,  
mais nous gardions un profond silence.

Combien cela dura ?  
Ni alors je ne pus le savoir.

---

38. Voir les rimes 83 et 85.

39. Mise en abyme du chant V, vers 136, de l'*Enfer* de Dante : « [celui qui ne sera plus jamais séparé de moi] me baisa la bouche, tout tremblant. ». Dans ce passage, Francesca de Rimini relate au poète comment son amoureux, Paolo Malatesta, l'embrassa alors qu'ils lisaient *Lancelot du Lac*, où Lancelot embrasse Guenevièvre.

Je sais seulement qu'on n'entendait  
rien d'autre que l'haleine  
pressée qui s'échappait des lèvres sèches,

je sais seulement que nous nous tournâmes  
les deux en même temps,  
et nos yeux se trouvèrent, et retentit un baiser !

Le livre était l'œuvre de Dante, son *Enfer*.

Quand nous y baissâmes les yeux,  
je dis, tremblant :

— Comprends-tu maintenant qu'un poème  
tient tout entier dans un vers ?

Et elle répondit, enflammée :

— Je le comprends maintenant !

#### 54 [XXXVI]

Si l'on écrivait dans un livre  
l'histoire de nos préjugés,  
et si l'on effaçait de nos âmes autant  
que l'on effacerait de ses pages...  
Je t'aime tant encore : ton amour laissa  
sur ma poitrine des traces si profondes  
que si tu n'en effaçais qu'une,  
je les effacerais toutes !

#### 55 <sup>40</sup>

Une femme m'a empoisonné l'âme,  
une autre m'a empoisonné le corps ;  
aucune des deux ne vint me chercher ;  
moi, d'aucune des deux je ne me plains.

---

40. Ce poème ne fut pas publié dans *Obras*, car probablement considéré comme étant inspiré de la muse de l'auteur, Julia Espín, mariée lors de la parution.

Comme le monde est rond, le monde tourne.  
Si demain, tournant, ce poison  
empoisonne à son tour, pourquoi m'accuser ?  
Puis-je donner plus que ce que l'on me donna ?

### 56 [LXII]

D'abord une aube tremblante et vague,  
un rai de lumière inquiète qui coupe la mer ;  
puis elle étincelle et croît et se dilate  
en une ardente explosion de clarté.

Le foyer brillant est la joie,  
l'ombre craintive est la peine ;  
Hélas ! Dans la nuit obscure de mon âme, <sup>41</sup>  
quand poindra le jour ?

### 57 [VI]

Comme la brise qui rafraîchit le sang  
sur le champ sombre des batailles,  
chargée de parfums et d'harmonies <sup>42</sup>  
dans le silence de la nuit, elle erre ;

symbole de la douleur et de la tendresse,  
dans l'horrible drame du barde anglais,  
la douce Ophélie, <sup>43</sup> la raison égarée,  
chante et cueille des fleurs en passant.

---

41. La « nuit obscure de l'âme » est une expression de Jean de la Croix, qui désigne l'épreuve de l'absence de Dieu chez le mytique. Cf. rime II.

42. Voir deuxième strophe de la rime 39.

43. Personnage au destin tragique dans la pièce de Shakespeare *Hamlet*.

58 [XXVIII]

Quand, parmi l'ombre obscure,  
une voix perdue murmure,  
troublant sa triste paix;  
si, au fond de mon âme,  
je l'entends résonner doucement,

dis-moi : est-ce le vent virevoltant  
qui se plaint, ou bien tes soupirs  
me parlent-ils d'amour en passant ?

Quand le soleil à ma fenêtre  
brille rouge au matin,  
et mon amour évoque ton ombre ;  
si sur ma bouche je crois sentir  
l'impression d'une autre bouche,

dis-moi : est-ce que je délire aveuglément,  
ou bien un baiser m'envoie-t-il ton cœur  
dans un soupir ?

Et, dans le jour lumineux  
et la pleine nuit noire,  
si, dans tout ce qui entoure  
mon âme qui te désire,  
je crois te sentir et voir,

dis-moi : est-ce que je touche et respire  
en rêve, ou est-ce que, dans un soupir,  
tu me donnes ton haleine à boire ?

59 [LXX]

Combien de fois,  
au pied des murs moussus qui la gardent,



n'ai-je entendu la clochette au creux de la nuit  
convoquer aux matines ?

Combien de fois la lune argentée traça  
ma triste silhouette jointe à celle du cyprès  
se hissant par dessus la muraille de son verger ?

Quand l'église se drapait d'ombres,  
combien de fois n'ai-je vu trembler  
l'éclat de la lampe  
sur les vitraux de son ogive ajourée ?

Bien que le vent sifflât  
dans les angles obscurs de la tour,  
je percevais sa voix vibrante et claire  
parmi les voix du chœur. <sup>44</sup>

Dans les nuits d'hiver, si un poltron  
osait traverser la place déserte,  
il hâtait son pas quand il m'apercevait.

Et il ne manqua pas une vieille qui ne racontât  
au matin suivant que j'étais l'âme  
de quelque sacristain mort en pécheur.

À tâtons, je connaissais les recoins  
de l'atrium et de la façade ;  
les orties qui poussent là-bas  
peut-être gardent les empreintes de mes pieds.

Les hiboux effrayés, qui me suivaient  
de leurs yeux de flammes,  
 finirent par me considérer

---

44. Cette rime illustre le thème de la novice hors d'atteinte. Voir les rimes 9 et 24.

comme un bon camarade, avec le temps.  
À mon côté, les reptiles sans peur  
avançaient en rampant :  
je crois que même les saints de granit muets  
me saluaient !

## 60 [XV]

Voile flottant de brume légère,  
ruban plissé de blanche écume,  
rumeur sonore d'une harpe d'or,  
baiser du zéphyr <sup>45</sup>, onde de lumière,  
tu es cela.

Toi, ombre aérienne qui t'évanouis  
quand je crois enfin te saisir.  
Comme la flamme, comme le son,  
comme la brume,  
comme le gémissément du lac bleu !

En mer, onde sonore sans rivages ;  
dans le vide, comète errante,  
longue complainte du vent rauque,  
soif perpétuelle de mieux,  
je suis cela.

Moi, qui dans mon agonie, vers tes yeux  
tourne mes yeux jour et nuit ;  
moi, qui, infatigable et dément,  
cours après une ombre,  
la fille ardente d'une vision !

---

45. *aura*, dans la poésie espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle, désignait un vent doux. Nous traduisons parfois par *brise*. Voir rimes 5 et 27.

## 61 [LXVIII]

Je ne sais ce que j'ai rêvé la nuit dernière.  
Triste, très triste dû être le rêve,  
car, éveillé, l'angoisse perdurait.

En reprenant corps je notai l'oreiller humide  
et, pour la première fois, je sentis en le notant  
mon âme s'emplir d'un plaisir amer.

Triste affaire qu'un rêve  
qui nous arrache des pleurs;  
mais j'ai une joie dans ma tristesse :  
je sais qu'il me reste encore des larmes.

## 62 [V]

Esprit sans nom,  
indéfinissable essence,  
je vis avec la vie  
sans formes de l'idée.

Je nage dans le vide,  
tremble dans le brasier solaire,  
je palpite parmi les ombres  
et flotte avec les brumes.

Je suis la frange d'or  
de la lointaine étoile,  
je suis de la haute lune  
la lumière tiède et sereine.

Je suis l'ardent nuage  
qui ondoie dans le couchant,  
je suis de l'astre errant  
le sillage lumineux.

Je suis neige sur les cimes,  
je suis feu sur les sables,  
onde bleue sur les mers  
et écume sur les rivages.

Dans le luth je suis note,  
parfum dans la violette,  
flamme fugace dans les tombes  
et lierre parmi les ruines.

Je chante avec l'alouette  
et bourdonne avec l'abeille;  
j'imité les bruits  
qui résonnent en pleine nuit. <sup>46</sup>

Je tonne dans le torrent,  
et siffle dans la foudre,  
et aveugle dans l'éclair,  
et rugis dans la tempête.

Je ris sur les collines,  
susurre dans les herbes hautes,  
souponne dans l'onde pure,  
et pleure sur les feuilles sèches.

J'ondule avec les atomes  
de la fumée qui s'élève  
et monte lentement au ciel  
en spirales immenses.

Des fils dorés  
que les insectes suspendent

---

46. Ce quatrain ne figure pas dans le manuscrit original, mais dans la publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)).

aux arbres, je me berce  
d'une ardente sieste.

Je cours après les nymphes  
qui, dans le courant frais <sup>47</sup>  
de la rivière cristalline,  
s'ébattent nues.

Dans des bois de coraux  
qui tapissent de blanches perles,  
je poursuis dans l'océan  
les naïades légères.

Dans les cavernes concaves  
où le soleil ne pénètre jamais,  
me mêlant aux gnomes,  
je contemple leurs richesses.

Je cherche des siècles  
les traces effacées,  
et je sais de ces empires  
dont il ne reste même pas le nom. <sup>48</sup>

Je poursuis en un brusque vertige  
les mondes qui voltigent,  
et ma pupille embrasse  
la création entière. <sup>49</sup>

---

47. La publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) recueille : « le courant inquiet ».

48. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je rencontre les traces effacées / de ces siècles, / dont il ne reste aucun souvenir / sur la face du globe. »

49. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « J'embrasse du re-

Je sais de ces régions  
qu'une rumeur n'atteint pas,  
et où d'informes astres  
attendent un souffle de vie.

Je suis sur l'abîme  
le pont qui traverse,  
et l'échelle inconnue  
qui unit le ciel à la terre.<sup>50</sup>

Je suis l'anneau invisible  
qui assujettit  
le monde de la forme  
au monde de l'idée.

Enfin, je suis cet esprit,  
essence inconnue,<sup>51</sup>  
parfum mystérieux  
dont le vase est le poète.

### 63 [XXVII]

Éveillée, je tremble à ta vue;  
assoupie, j'ose te regarder;<sup>52</sup>  
c'est pour cela, âme de mon âme,  
que je veille pendant que tu dors.

---

gard / la création entière, / et poursuis en un brusque vertige / les astres  
qui voltigent. »

50. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je suis l'échelle inconnue / qui unit le ciel à la terre, / et ouvre à la pensée / un chemin vers d'autres sphères. »

51. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « l'essence du sentiment, »

52. On retrouve la figure de la femme endormie à la rime 31.

Éveillée, tu ris et, en riant, tes lèvres  
inquiètes me semblent  
des éclairs carmins qui serpentent  
sur un ciel enneigé.

Assoupie, un léger sourire plisse  
les bords de ta bouche,  
suave comme le sillage brillant  
que laisse un soleil mourant...

Dors !

Éveillée, tu regardes et, en regardant, tes yeux  
humides resplendissent  
comme la vague bleue dont la crête  
est illuminée par un soleil étincelant.

Au travers de tes paupières, assoupie,  
ils déversent un éclat calme,  
comme la lueur tiède que répand  
une lampe transparente...

Dors !

Éveillée, tu parles et, en parlant,  
tes paroles vibrantes semblent  
une pluie de perles se déversant à torrents  
dans une coupe dorée.

Assoupie, dans le murmure de ton haleine  
rythmée et ténue,  
j'entends un poème que mon âme  
amoureuse comprend...

Dors !

J'ai posé une main sur mon cœur  
pour que son battement  
ne résonne et ne trouble  
le calme solennel de la nuit.

J'ai fermé enfin les persiennes de ton balcon  
pour que le flamboiement fâcheux  
de l'aurore n'entre et ne t'éveille...

Dors !

#### 64 [LXIV]

Comme l'avare garde son trésor,  
je gardais ma douleur;  
je voulais prouver que l'éternel existe  
à celle qui me jura un amour éternel.

Mais aujourd'hui je l'appelle en vain et le Temps,  
qui l'épuisa, me dit :  
*Ab, boue misérable !*  
*Éternellement tu ne saurais même souffrir !*

#### 65 [XXXIV]

Muette, elle traverse et ses mouvements  
sont harmonie silencieuse;  
ses pas bruissent et, en bruissant, ils évoquent  
la cadence rythmée d'un hymne ailé.

Elle entr'ouvre les yeux, ces yeux  
aussi clairs que le jour,  
et la terre et le ciel, ce qu'ils embrassent,  
flamboient d'un nouvel éclat dans ses pupilles.



Elle rie, et ses éclats de rire ont les notes  
de l'eau fugitive;  
elle pleure, et chaque larme est un poème  
de tendresse infinie.

Elle a la lumière, elle a le parfum,  
la couleur et la ligne,  
la forme qui engendre les désirs,  
l'expression, source éternelle de poésie.

Qu'elle est stupide? <sup>53</sup> Bah!  
Tant qu'en se taisant elle garde l'énigme secrète,  
toujours vaudra ce que je crois qu'elle tait  
plus que ce qu'aucune autre ne me dirait.

## 66 [XL]

Sa main dans ma main, ses yeux dans mes yeux,  
la tête amoureuse appuyée sur mon épaule,  
Dieu sait combien de fois, d'un pas alangui,  
nous avons erré ensemble sous les grands ormes  
qui prêtent mystère et ombre  
au porche de sa maison.

Et hier..., un an à peine passé en coup de vent,  
avec quelle exquise grâce,  
avec quel admirable aplomb,  
elle me dit, me présentant quelque ami officieux :  
« Je crois qu'en quelque endroit je vous ai vu. »

Ah! Sots qui êtes des salons  
commères de bon ton  
et marchiez là en quête de galants imbroglios :

---

53. Cet éloge de la beauté plastique féminine qui prime se retrouve à la rime 75.

quelle histoire vous avez manquée!  
Quelle ambrosie à dévorer  
*sotto voce* parmi un cercle,  
derrière l'éventail de plumes et d'or!

★ ★ ★

Lune discrète et chaste,  
ormes touffus et grands,  
murs de sa demeure,  
seuils de son porche,  
taisez-vous, et que le secret  
ne vous abandonne!  
Taisez-vous, pour ma part  
j'ai tout oublié;  
et elle..., elle, il n'y a de masque  
semblable à son visage!

## 67 [LXVI]

D'où viens-je? Cherche le plus  
horrible et âpre des sentiers;  
des empreintes de pieds ensanglantés  
sur la roche dure;  
les restes d'une âme en lambeaux  
dans les ronces acérées :  
ils te diront le chemin  
qui conduit à mon berceau.

Où vais-je? Traverse le plus  
sombre et triste des plateaux,  
ou une vallée de neiges éternelles  
et de brumes mélancoliques.

Où se trouve une pierre solitaire  
sans aucune inscription,  
où habite l'oubli :  
là se trouvera ma tombe.

**68 [LXIII]**

Comme un essaim d'abeilles irritées,  
les souvenirs des heures passées  
sortent d'un recoin sombre de la mémoire  
pour me poursuivre.

Je veux les chasser. Effort inutile !  
Ils m'encerclent, me harcèlent,  
et, l'un après l'autre, ils viennent planter  
le fin aiguillon qui envenime l'âme.

**69 [XXXIII]**

C'est une question de mots, et pourtant  
ni toi ni moi, jamais,  
après ce qui advint, ne conviendra  
à qui la faute incombe.

Quel dommage que l'Amour n'ait  
de dictionnaire à consulter  
quand l'orgueil est simplement orgueil  
et quand il est dignité !

**70 [LI]**

Du peu de vie qu'il me reste,  
je donnerais volontiers les meilleures années  
pour savoir ce que tu as raconté  
de moi à d'autres.

Et cette vie mortelle, et de l'éternelle  
ce qu'il me revienne — s'il m'en revient —  
pour savoir ce que, seule,  
de moi tu as pensé.

### 71 [LXXIII]

On ferma ses yeux qu'elle avait encore ouverts,  
on couvrit son visage d'une étoffe blanche,  
et d'aucuns sanglotant, d'autres silencieux,  
tous sortirent de la triste alcôve.

La lumière, qui flamboyait dans un vase au sol,  
projetait sur le mur l'ombre de la couche,  
et parmi cette ombre on voyait, par intervalles,  
se dessiner, rigide, la forme du corps.

Le jour s'éveillait, et à la première lueur,  
il réveillait le village de ses mille bruits.  
Devant ce contraste de vie et mystère,  
de lumière et ténèbres, je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien seuls restent les morts !*

Sur les épaules on la porta de la maison à l'église,  
et on laissa le cercueil dans une chapelle.  
Là-bas on entoura sa pâle dépouille  
de cierges jaunes et d'étoffes noires.

En sonnant des Âmes <sup>54</sup> la dernière cloche,  
une vieille acheva ses ultimes prières ;  
elle traversa la large nef, les portes gémirent  
et le saint lieu resta désert.

---

<sup>54</sup>. Service nocturne pendant lequel les fidèles prient pour les âmes des défunts.

D'une horloge tintait le balancier mesuré  
et, de quelques cierges, le crépitement.  
Tout était si craintif et triste,  
si obscur et transi, que je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien seuls restent les morts !*

La langue de fer de la haute cloche  
lui dédia une volée d'adieux plaintifs.  
Le deuil aux habits, amis et proches  
passèrent en file, formant le cortège.

Le pic ouvrit la niche à une extrémité  
de l'ultime asile, obscur et étroit.  
Là, on la coucha et puis la mura,  
et, avec un salut, le cortège se retira.

Le pic sur l'épaule, le fossoyeur,  
chantonnant dans sa barbe, se perdit au loin.  
La nuit s'avavançait, le soleil s'était couché ;  
perdu parmi les ombres, je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien seuls restent les morts !*

Dans les longues nuits de l'hiver glacé,  
quand le vent fait craquer les bois  
et la forte averse fouette les carreaux,  
je me souviens parfois de la pauvre enfant.

Là-bas la pluie tombe d'un bruit éternel ;  
là-bas le souffle de la bise la combat.  
Étendue dans le creux du mur humide,  
peut-être ses os se gèlent de froid...

La poussière retourne-t-elle à la poussière ?

L'âme s'envole-t-elle au ciel ?  
Tout est-il sans âme, corruption et bourbe ?  
Je ne sais ; mais il y a quelque chose  
que je ne m'explique pas, quelque chose qui,  
bien qu'il soit courageux de le faire,  
répugne à laisser si tristes, si seuls, les morts !

## 72 [XIV]

Je t'entrevis et l'image de tes yeux persista,  
flottant devant mes yeux  
comme la tâche sombre bordée de feu  
qui flotte et aveugle si l'on fixe le soleil.

Et où que je pose le regard  
je revois tes iris flamboyer,  
mais tu n'es pas là ; c'est ton regard,  
des yeux, les tiens ; rien de plus.

Dans l'angle de mon alcôve, je les regarde  
luire, détachés, fantastiques ;  
quand je dors, je les sens m'examiner,  
grand ouverts sur moi.

Je sais qu'il est des feux follets la nuit  
qui mènent le voyageur à sa perte ;  
moi, je me sens entraîné par tes yeux,  
mais où ils m'entraînent, je ne le sais.

## 73 [XXXII]

Elle passait, irrésistible dans sa splendeur,  
et je lui cédaï le pas ;  
je poursuivis sans me retourner, et pourtant  
j'entendis murmurer à mon oreille : « *C'est elle.* »

Qui unit le soir au matin ?  
Je l'ignore : je sais seulement  
que lors d'une brève nuit d'été  
s'unirent les crépuscules et... *ainsi fut-il*.<sup>55</sup>

#### 74 [LXXVI]

Dans l'imposante nef de l'église romane,<sup>56</sup>  
je vis la tombe gothique à la lueur  
indécise qui tremblait sur les vitraux.

Les mains sur la poitrine,  
et dans les mains un livre,  
une belle femme reposait  
sur le sarcophage, prodige du ciseau.<sup>57</sup>

Son corps abandonné pliait la couche de granit  
d'un poids doux,  
comme de tendre plume et satin.

Son visage gardait le divin éclat  
de l'ultime sourire, comme le ciel garde  
du soleil qui meurt le rai fugitif.

Assis sur le bord de l'oreiller de pierre,  
deux anges, le doigt sur la lèvre,  
imposaient silence à l'enceinte.

---

55. Le thème de l'amour d'un soir se retrouve aux rimes 8 et 9, qui offrent un contraste à l'image d'Épinal d'un poète transi d'amour.

56. Dans l'original figure *templo bizantino* (temple byzantin), mais le *Centro Virtual Cervantes* (<https://cvc.cervantes.es/obref/rimas/rimas/>), dans son commentaire de cette rime, indique que Bécquer, comme beaucoup de ses contemporains, utilisait *bizantino* pour dire *románico* (roman). Ailleurs, Bécquer utilise très souvent *templo* (temple) en lieu de « église » — d'où notre traduction.

57. Voir aussi l'image de la femme-statue à la rime 75.

Elle ne semblait pas morte :  
on l'aurait dit dormant  
dans la pénombre des arcs massifs  
et contemplant le paradis en songe.

Je m'approchai de l'angle sombre de la nef,  
du pas retenu de qui vient  
au berceau d'un enfant endormi.

Je la contemplai un moment,  
cet éclat tiède, ce lit de pierre qui offrait  
un autre lieu vide proche du mur.

Dans l'âme s'avivèrent la soif de l'infini,  
le désir de cette vie de la mort,  
pour laquelle les siècles sont un instant...

★ ★ ★

Fatigué du combat dans lequel je lutte,  
parfois je me souviens avec envie  
de ce recoin obscur et caché.

De cette femme silencieuse et pâle  
je me souviens et dis :  
« Oh, quel amour sans paroles que celui de la  
mort !  
Quel sommeil, celui du sépulcre si calme ! »

## 75 [XXXIX]

Pourquoi me le dire ? Je sais : elle est changeante,  
altière et vaine et capricieuse ;  
l'eau jaillirait d'une roche stérile  
avant qu'un sentiment ne jaillisse de son âme.



Je sais qu'en son cœur, nid de serpents,  
il n'y a de fibre qui réponde à l'amour ;  
qu'elle est une statue inanimée... <sup>58</sup>  
mais elle est si belle ! <sup>59</sup>

## 76 [LXXI]

Je ne dormais pas, errant dans la limbe  
où les objets changent de forme,  
espaces mystérieux qui séparent  
la veille du sommeil.

Les idées, qui en rondes silencieuses  
tournaient dans mon cerveau,  
bougeaient peu à peu en leur danse  
d'un rythme plus lent.

Les paupières voilaient le reflet  
de la lumière qui parvient à l'âme par les yeux,  
mais le monde de visions  
allumait à l'intérieur une autre lumière.

À ce moment résonna dans mon oreille  
une rumeur comme celle qui, à l'église,  
erre confusément quand les fidèles terminent  
leurs prières d'un *Amen*.

Et j'entendis comme une voix fine et triste  
qui m'appela de loin par mon nom,  
et je sentis une odeur de cierges éteints,  
d'humidité et d'encens.

---

<sup>58</sup>. Voir aussi l'image de la femme-statue à la rime 74.

<sup>59</sup>. Cet éloge de la beauté plastique féminine qui prime se retrouve à la rime 65.

La nuit entra et, dans les bras de l'oubli,  
je tombai tel une pierre en son sein profond.  
Je dormis et au réveil je m'exclamai :  
« Quelqu'un que j'aimais est mort ! ».

### 77 [XLVI]

Elle m'a blessé en se retirant dans l'ombre,  
scellant d'un baiser sa trahison.  
Elle se pendit à mon cou et, dans le dos,  
elle me brisa le cœur de sang froid.

Et elle poursuit, joyeuse, son chemin,  
heureuse, gaie, impavide ; et pourquoi ?  
Parce que la blessure ne saigne pas,  
parce que le mort est debout.<sup>60</sup>

### 78 [XXXV]

Ton oubli ne m'admira pas, bien que  
ta tendresse m'admira bien plus qu'un jour,  
car ce qui en moi a de la valeur,  
cela... tu ne le soupçonnes même pas.

### 79 [XII]

Petite, parce que tes yeux  
sont verts comme la mer, tu te plains ;  
verts sont ceux des naïades,

---

60. Le thème de la blessure par arme blanche est récurrent chez Bécquer. Voir les rimes 1, 16 et 28.

verts les eut Minerve, <sup>61</sup>  
et verts sont les iris  
des houris <sup>62</sup> du Prophète.

Le vert est gala et ornement  
de la forêt au printemps;  
parmi ses sept couleurs,  
l'iris brillant l'affiche;  
les émeraudes sont vertes,  
verte est la couleur de qui espère,  
et les ondes de l'océan,  
et le laurier des poètes.

Ta joue est une rose matinale  
couverte de rosée congelée,  
où le carmin des pétales  
se voit à travers des perles.

Et pourtant, je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car tes iris humides, verts et inquiets,  
semblent de jeunes feuilles d'amandier  
tremblant dans la brise.

Ta bouche pourpre-rubis  
est une grenade entrouverte  
qui, à l'été, à éteindre la soif en elle.

---

61. Déesse romaine assimilée au cours de l'Histoire à la déesse grecque Athéna qui avait les yeux pers, c'est-à-dire une couleur où le bleu domine, par exemple bleu-vert.

62. Beautés célestes que le Coran promet au musulman dans le paradis d'Allah. Elle ont de grands yeux noirs.

Et pourtant, je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car, si fâchée, tes iris scintillent,  
tes yeux ressemblent aux vagues se brisant  
sur les rochers cantabriques.

Ton front, couronné  
de l'or crépu d'une large tresse,  
est une cime enneigée où le jour  
reflète sa première lueur.

Et pourtant, je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car parmi les cils blonds,  
proche des tempes, ils semblent  
des broches d'émeraude et or  
haussant une blanche hermine.

Petite, parce que tes yeux  
sont verts comme la mer, tu te plains ;  
peut-être, si noirs ou bleus  
ils devenaient, tu le regretterais.

Deuxième partie

Autres rimes



80

La vie est un songe,  
mais un songe fébrile qui dure un point;  
quand on s'en éveille  
on voit que tout est vanité et fumée...

Si seulement elle était un songe  
très long et très profond,  
un songe durant jusqu'à la mort...  
Je rêverais de mon amour et du tien.

81

### **Amour éternel**

Le soleil peut bien s'ennuager éternellement;  
la mer s'assécher en un instant;  
l'axe de la Terre se rompre  
comme un cristal fragile.

Advienne que pourra! La mort peut bien  
me recouvrir de sa crêpe funèbre,  
mais jamais ne s'éteindra en moi  
la flamme de ton amour.

82

### **Pour Casta**

Ton <sup>63</sup> haleine est l'haleine des fleurs,  
ta voix est l'harmonie des cygnes,  
ton regard est la splendeur du jour,  
et la couleur des roses est ta couleur.

---

63. Casta Esteban Navarro, qui épousa l'auteur en 1861.

Tu prêtes vie neuve et espoir  
à un cœur pour l'amour déjà mort;  
tu crois de ma vie dans le désert  
comme la fleur dans les plateaux.

83

**La goutte de rosée**

La goutte de rosée qui dort  
dans le calice du lys blanc  
est le palais de cristal où  
vit le génie heureux de la pureté.<sup>64</sup>

Il lui donne son mystère et sa poésie,  
il lui prête son arôme balsamique.  
Ah! Que de la lumière au baiser  
ne s'évapore cette perle de la fleur!

84

Loin, parmi les arbres  
de la jungle intriquée,  
ne vois-tu quelque chose qui brille  
et pleure? C'est une étoile.

On la voit déjà plus proche  
briller au portique d'une ermitane,<sup>65</sup>  
comme au travers d'un tulle.  
C'est un réverbère.

---

64. Voir les rimes 52 et 85.

65. Femme ermite.



La course rapide s'achève ici.  
Désillusion. La lumière que nous avons suivie  
n'est ni réverbère ni étoile :  
c'est une lampe à huile.

85

### **À tous les saints (Premier novembre)**

Patriarches, qui furent la semence  
de l'arbre de la foi des siècles lointains,  
priez pour nous  
le divin vainqueur de la mort.

Prophètes inspirés, qui déchirèrent  
le voile mystérieux de l'avenir,  
priez pour nous  
celui qui sépara la lumière des ténèbres.

Âmes candides, Saints Innocents,  
qui accrurent le chœur des anges,  
priez pour nous  
celui qui appela les enfants à son côté.

Apôtres, qui établirent les fondations  
de l'Église dans le monde,  
priez pour nous  
le dépositaire de la vérité.

Martyres qui remportèrent leur palme  
rouge de sang dans l'arène des cirques,  
priez pour nous  
celui qui vous donna fortitude dans les luttes.

Vierges semblables au lys,  
que l'été vêtit de neige de d'or, <sup>66</sup>  
priez pour nous  
celui qui est source et perfection.

Moines, qui dans le combat de la vie  
demandèrent paix au cloître silencieux,  
priez pour nous  
celui qui est arc-en-ciel de calme dans les tem-  
pêtes.

Docteurs, dont les plumes nous léguèrent  
des trésors de vertu et de savoir,  
priez pour nous  
celui qui est torrent de science intarissable.

Soldats de l'armée du Christ,  
tous Saintes et Saints,  
priez celui qui vit et règne parmi nous  
pour que nos fautes nous soient pardonnées.

## 86

### Dans l'album de Madame

Ce cimetière  
est solitaire, triste et muet;  
ses habitants ne pleurent pas...  
Qu'ils sont heureux, les morts!

---

66. Voir rimes 52 et 83.

# Table des matières

<b>I. Rimes</b>	<b>3</b>
1. <i>Comme s'arrache le fer d'une plaie . . . . .</i>	5
2. <i>Je me suis penché sur les gouffres béants . . . . .</i>	5
3. <i>À la clef d'un arc mal assuré . . . . .</i>	6
4. <i>Les soupirs sont air, et à l'air ils vont . . . . .</i>	6
5. <i>Les ondes ont une vague harmonie . . . . .</i>	7
6. <i>Fatiguée par la danse . . . . .</i>	8
7. <i>Je vais contre mes intérêts en le confessant . . . .</i>	9
8. <i>Veux-tu éviter l'amertume de la lie de ce nectar délicieux? . . . . .</i>	9
9. <i>Dans le tumulte discordant de l'orgie . . . . .</i>	10
10. <i>Comme dans un livre ouvert . . . . .</i>	10
11. <i>Je sais un hymne géant et étrange . . . . .</i>	11
12. <i>Comme le sauvage aux mains malhabiles . . . .</i>	11
13. <i>Dans l'angle obscur du salon . . . . .</i>	12
14. <i>Parfois je la rencontre de par le monde . . . .</i>	12
15. <i>Saeta qui traverse en volant . . . . .</i>	13
16. <i>Quand on me le conta, je sentis le froid . . . .</i>	14
17. <i>Moi, je sais quel est l'objet de tes soupirs . . . .</i>	14
18. <i>Quelle merveille que de voir le jour se lever . .</i>	15
19. <i>Comment vit encore cette rose que tu as prise .</i>	16
20. <i>Aujourd'hui comme hier, demain comme au- jourd'hui . . . . .</i>	16
21. <i>Qu'est la poésie? . . . . .</i>	17
22. <i>Pour un regard, un monde; . . . . .</i>	17

## Table des matières

23. <i>Serait-il vrai que, quand le sommeil touche nos</i> <i>yeux . . . . .</i>	17
24. <i>Les habits défaits, les épaules nues . . . . .</i>	18
25. <i>Quand je regarde l'horizon bleu . . . . .</i>	19
26. <i>Tu étais l'ouragan et moi la haute tour . . . . .</i>	20
27. <i>Le zéphyr qui gémit faiblement . . . . .</i>	20
28. <i>Je mourrai avant toi . . . . .</i>	21
29. <i>Tes yeux sont bleus . . . . .</i>	22
30. <i>Notre passion fut une tragique saynète . . . . .</i>	22
31. <i>Quand t'enveloppent dans la nuit . . . . .</i>	23
32. <i>Cette carcasse d'os et de peau . . . . .</i>	24
33. <i>Deux rouges langues de feu . . . . .</i>	25
34. <i>J'écartai la lampe et au bord du lit défait je</i> <i>m'assis . . . . .</i>	25
35. <i>Lames géantes qui vous brisez en mugissant . . . . .</i>	26
36. <i>Quand nous évoquons à nouveau les heures fu-</i> <i>gaces du passé . . . . .</i>	27
37. <i>Elle sait, si parfois ses lèvres rouges sont brûlées . . . . .</i>	27
38. <i>Elles reviendront, les obscures hirondelles . . . . .</i>	27
39. <i>Ne dites pas que, épuisé son trésor . . . . .</i>	28
40. <i>Une larme pointait à ses yeux . . . . .</i>	29
41. <i>Ma vie est une friche . . . . .</i>	30
42. <i>Secousse étrange qui agite les idées . . . . .</i>	30
43. <i>Si, quand les clochettes bleues de ton balcon se</i> <i>bercent . . . . .</i>	33
44. <i>Tu dis que tu as un cœur . . . . .</i>	33
45. <i>En voyant mes heures lentes de fièvre . . . . .</i>	34
46. <i>Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent . . . . .</i>	35
47. <i>Vint la nuit et point d'asile . . . . .</i>	35
48. <i>Feignant des réalités avec l'ombre vaine . . . . .</i>	35
49. <i>Nous naissons de l'éclair lorsqu'il brille . . . . .</i>	36
50. <i>Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient . . . . .</i>	36
51. <i>Je suis ardente, je suis brune . . . . .</i>	36

## Table des matières

52. <i>Quand sur ta poitrine tu penches un front mélancolique . . . . .</i>	37
53. <i>Sur sa jupe elle tenait le livre ouvert . . . . .</i>	37
54. <i>Si l'on écrivait dans un livre . . . . .</i>	38
55. <i>Une femme m'a empoisonné l'âme . . . . .</i>	38
56. <i>D'abord une aube tremblante et vague . . . . .</i>	39
57. <i>Comme la brise qui rafraîchit le sang . . . . .</i>	39
58. <i>Quand, parmi l'ombre obscure . . . . .</i>	40
59. <i>Combien de fois, au pied des murs moussus qui la gardent . . . . .</i>	40
60. <i>Voile flottant de brume légère . . . . .</i>	42
61. <i>Je ne sais ce que j'ai rêvé la nuit dernière . . . . .</i>	43
62. <i>Esprit sans nom, indéfinissable essence . . . . .</i>	43
63. <i>Éveillée, je tremble à ta vue . . . . .</i>	46
64. <i>Comme l'avare garde son trésor, je gardais ma douleur . . . . .</i>	48
65. <i>Muette, elle traverse et ses mouvements sont harmonie . . . . .</i>	48
66. <i>Sa main dans mes mains . . . . .</i>	49
67. <i>D'où viens-tu ? Cherche le plus horrible et âpre des sentiers . . . . .</i>	50
68. <i>Comme un essaim d'abeilles irritées . . . . .</i>	51
69. <i>C'est une question de mots, et pourtant . . . . .</i>	51
70. <i>Du peu de vie qu'il me reste . . . . .</i>	51
71. <i>On ferma ses yeux qu'elle avait encore ouverts . . . . .</i>	52
72. <i>Je t'entrevis et l'image de tes yeux persista . . . . .</i>	54
73. <i>Elle passait, irrésistible dans sa splendeur . . . . .</i>	54
74. <i>Dans l'imposante nef de l'église romane . . . . .</i>	55
75. <i>Pourquoi me le dire ? . . . . .</i>	56
76. <i>Je ne dormais pas, errant dans la limbe . . . . .</i>	57
77. <i>Elle m'a blessé en se retirant dans l'ombre . . . . .</i>	58
78. <i>Ton oubli ne m'admira pas ! . . . . .</i>	58
79. <i>Petite, parce que tes yeux sont verts . . . . .</i>	58

*Table des matières*

<b>II. Autres rimes</b>	<b>61</b>
80. <i>La vie est un songe</i> . . . . .	63
Amour éternel . . . . .	63
Pour Casta . . . . .	63
La goutte de rosée . . . . .	64
84. <i>Loin, parmi les arbres de la jungle intriquée</i> .	64
À tous les saints (Premier novembre) . . . . .	65
Dans l'album de Madame . . . . .	66